

LE MINISTÈRE - ET LA - Chambre en France.

Ce qu'il faut noter, avant tout, dans l'orageuse séance du nouveau ministère et la Chambre se sont pour la première fois rencontrés, c'est que la discussion n'a pas porté un seul moment sur la politique du gouvernement. Pas une critique n'a été adressée à la Déclaration ministérielle. De ce fait capital il ressort pour tout esprit non prévenu qu'il n'y a pas, à l'heure présente, deux politiques à faire et que tout gouvernement, quel qu'il fût, en venant devant les Chambres, y aurait apporté la formule qu'y ont lue M. Waldeck Rousseau et M. Monis. Les mots auraient sans doute varié; le fond aurait été le même. parce que le langage et la conduite de tout ministère vraiment républicain lui sont dictés et par l'ordre du jour de la Chambre du 12 juin dernier et par la force même des circonstances. Telle est la réflexion qui doit permettre et permet en effet à l'opinion publique de considérer avec plus de sang-froid que n'en a montré hier la Chambre, l'avènement du nouveau ministère.

Sa politique est inattaquable; c'est celle que réclamait le parti républicain tout entier et dont le pays a véritablement besoin pour rentrer dans une vie normale et féconde. Sans exagérer les périls de la situation, M. le président du Conseil a rappelé qu'il y a une quinzaine de jours à peine personne ne les méconnaissait. Avec une discrétion qu'il faut louer, il a fait sentir quel désarroi se glissait peu à peu dans toutes les administrations, quelle anarchie organique, si l'on nous permet cette alliance de mots, envahissait toutes les parties de l'organisme social, et comment, dans l'armée elle-même, par un effet d'entraînement trop explicables, mais non moins déplorable pour cela, on venait à oublier la grande loi du silence sous les armes, et à se faire juge de la politique et du gouvernement du pays.

C'est pour couper court à cette œuvre de désorganisation intérieure, pour restaurer l'idée même de gouvernement et la vigueur de la discipline, que M. Waldeck Rousseau a pris le pouvoir, et nul n'a pu contester qu'il n'y eût, à assumer cette responsabilité, quelque mérite. Il y en a peut-être encore davantage, selon nous, quand on prend de telles résolutions et qu'on accepte de tels mandats, à rester dans la juste mesure et à ne pas plus céder à l'élan d'une volonté débridée qu'aux craintes d'un cœur pusillanime. Or le langage très réfléchi, très pondéré que le président du conseil a tenu et dont aucune provocation, aucune violence de ses adversaires n'ont su le faire dévier, est la meilleure preuve qu'il arrive au pouvoir avec tout ce qu'il faut pour accomplir heureusement l'œuvre qui l'attend. Une partie de cette œuvre, ce sera la liquidation de l'affaire Dreyfus. Sur ce point encore, les déclarations du premier ministre ont été parfaites. Il n'a en vu qu'un but: l'apaisement des esprits, et la réconciliation dans une œuvre de justice indépendante et loyale, du culte de la justice et du culte de la patrie.

Ne pouvant attaquer le ministère sur aucun des points de son programme politique, ses adver-

saires n'ont eu d'autre ressource que de faire le procès de quelques-uns de ses membres. Le grand débat qui devait porter sur l'orientation même de l'âme du pays et de la République, s'est aussitôt trouvé rapetissé au niveau d'une discussion de personnes. Il n'y a rien de plus stérile et de plus injuste que ces discussions-là. Une Chambre devrait d'autant plus se les interdire qu'elle est dans l'incapacité absolue de les juger avec compétence, impartialité et sang-froid. Le souci des initiateurs de ces sortes de débats n'est pas d'être justes, mais d'exploiter des préjugés et des légendes et de lancer une "bête noire" aux troupes de laquelle ils puissent amener une apparence de majorité. Quel est l'honneur politique ayant passé vingt ou trente ans dans les affaires, qui ne puisse un jour ou l'autre être victime de ces prétendues exécutions oratoires? Le plus grand tort de ces sortes de diversions est de distraire l'attention de la question politique du jour et de faire commettre aux assemblées, dans leurs votes, des anomalies, qui, sous prétexte de venger la vertu, mettent en souffrance les intérêts présents du pays. En vous prononçant pour ou contre les hommes qui furent, il y a trente ans, mêlés au terrible drame de la Commune, répondez-vous les questions actuelles qui font la préoccupation du pays?

LA FETE

14 JUILLET

C'est vendredi prochain, le 14, qu'a lieu la grande fête française qui, à dix jours de distance, fait une sorte de pendant à la fête de l'indépendance américaine. Le fait est qu'il y a d'étroits rapports entre les deux célébrations, et qu'onque a pris part à l'une, peut bien participer à l'autre. La Société du 14 Juillet s'est mise en frais, cette année, et M. Breton, son digne président, a, comme à l'ordinaire, voulu faire royalement les choses. Nous ne pouvons, aujourd'hui, entrer dans les détails de cette fête. Nous n'en parlons aujourd'hui que pour rafraîchir la mémoire de nos lecteurs, pour leur rappeler que le grand jour approche. Nous reviendrons bientôt sur cet intéressant sujet.

Société de l'Organisation de la Charité.

La Société d'organisation de la charité poursuit toujours son œuvre avec autant d'intelligence que de zèle, sans distinction d'origine ou de nationalité, comme on peut le voir d'après les chiffres suivants: Elle a secouru 34 familles protestantes, 44 catholiques, 5 israélites, etc. Elle a répondu à 87 demandes d'emploi, mais ne donne des secours qu'à bon escient. Elle s'adresse pour les renseignements dont elle a besoin, tantôt aux autorités civiles, tantôt aux autorités religieuses, tantôt aux membres de sociétés avec lesquelles elle entretient de fréquents rapports. C'est ainsi que dans les enquêtes du mois, elle a pu trouver 27 personnes dignes d'être secourues et 22 qui ne le méritaient pas.

On ne saurait assez encourager une pareille œuvre qui ne fait jamais que le bien et le fait toujours en connaissance de cause.

GUILLAUME II A Bord de l'Iphigénie

Tous les hommes sérieux, non seulement en Europe, mais en Amérique, ont été vivement frappés de la visite qu'a faite, à Bergen, l'Empereur Guillaume, à bord du navire-école français l'Iphigénie.

Il l'ont été davantage encore, de l'échange de lettres courtoises entre le chef de la République française et le chef de l'Empire allemand. Les esprits superficiels n'y ont vu, les uns, qu'une démarche faite par Guillaume II en vue de se procurer le plaisir de visiter l'Exposition de 1900; les autres, qu'un abandon de toute réclamation de la France sur l'Alsace-Lorraine. Ces deux façons de regarder la question nous paraissent, l'une un peu puérile, l'autre peu digne de la France. Il faut élever ses regards un peu plus haut pour comprendre l'importance des faits qui viennent d'étonner le monde. C'est la division qui affaiblit l'Europe. C'est l'union qui lui rendra son ancienne grandeur. S'imagine-t-on les effets d'un rapprochement entre les deux puissances les plus guerrières, les plus avancées, les plus civilisées du globe? Et tout être digne de porter le titre d'homme ne doit-il pas désirer une union grosse de tant de bienfaits pour l'humanité?

LA PROCHAINE SAISON D'OPERA.

Tous les amateurs, tous les connaisseurs, tous les dilettanti, si nombreux à la Nouvelle-Orléans, ont été vivement frappés de la supériorité de la troupe que nous avait amenée, l'automne dernier, le directeur actuel de notre Opéra Français. Ils sont restés fiers de la tournée véritablement triomphale de cette troupe à travers les Etats-Unis et le Canada. Aussi sont-ils très anxieux de savoir quelles sont les intentions de notre impresario pour l'automne qui s'approche. Nous sommes heureux de pouvoir leur annoncer que M. Charley s'est mis à l'œuvre, dès son arrivée en France. De nombreux engagements sont déjà faits par lui; mais il compte sur une souscription plus abondante pour achever dignement son œuvre. Nous pouvons affirmer, il vient de le déclarer lui-même dans une lettre adressée à l'Association de l'Opéra—que si cette souscription répond à son attente, il ne fera que des engagements tout-à-fait de premier ordre, comme nous n'en avons jamais eu jusqu'ici. Du reste, l'Association fait elle-même des frais pour donner plus de confort à la salle de la rue Bourbon; elle fait l'acquisition de deux énormes calorifères qui lui coûtent plus de \$10,000 francs—plus de \$2,000.

On voit, la direction, l'Association, font grandement, généralement leur devoir; que le public, de son côté, fasse le sien et nous aurons une splendide saison lyrique, au milieu d'un quartier, régénéré par des améliorations que peut nous envier plus d'une grande ville de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Dans quelque temps, nous pourrions donner les noms des artistes nouvellement engagés par M. Charley.

MORT TENOR SELLIER.

Henri Sellier, l'ancien ténor de l'Opéra, est mort à Paris, le 26 du mois dernier.

Il était né dans l'Yonne, à Chateaufort, en 1849. Issu d'une famille pauvre et nombreuse, il alla de bonne heure à Paris, où il entra chez un marchand de vins. Un soir, Edmond About l'entendit chanter, et fut frappé par la beauté de sa voix. Il le présenta à Ambroise Thomas. Admis au Conservatoire, il échoua aux examens de fin d'année, mais il n'en continua pas moins de travailler, sous la direction de deux artistes de l'Opéra. Ayant obtenu une audition, il chanta et remarquablement un air de «Robert le Diable» et le «Suisse-moi» de «Guillaume Tell», que M. Halanzier lui accorda, sur-le-champ, une pension, et facilita sa rentrée au Conservatoire.

Lauréat au concours de 1875, il remporta, l'année suivante, le premier prix de chant et le second prix d'opéra.

Il parut à l'Académie nationale de musique, le 11 mars 1878, dans le rôle d'Arnold. Les souborés furent charmés par l'ampleur et le moelleux de l'organe; la voix était fraîche, brillante, éclatante même, sans duretés métalliques. Ce fut un grand succès.

Prenant possession de l'emploi de M. Salomon, il le remplaça dans «Polyeucte», puis aborda «Mansueto», de la «Muette de Portici», et «Radamès», de «Aïda». Il était déjà le ténor de prédilection de Gounod, il le fut aussi de Verdi, qui lui écrivit, de Gènes, une lettre des plus élogieuses. Partageant avec Lassalle la faveur du public, il créa le «Tribut de Zamore», «Françoise de Rimini», «Henri VIII»; il chanta avec la même puissance de voix et un peu plus affirmé, «Faust», «Eldazar», de la «Juive», Raoul, des «Huguenots», Max, du «Freyshütz».

Il ne renouela pas son engagement à l'Opéra, et après un accident de cheville qui fut moins grave que celui de Roger, en son temps, il partit pour Marseille, où il se fit de nouveau applaudir au Grand-Théâtre, en mars 1889. Il se surprisa en interprétant, au mois d'avril, le «Sigurd» de M. Reyser.

Il signa ensuite un engagement avec le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles où il a créé un rôle important dans «Salambô», de M. Reyser (1890).

Les obsèques de Sellier ont eu lieu en l'église de la Madeleine.

La supériorité du Columbia.

New York, 8 juillet.—Les sloop Defender et Columbia se sont rencontrés dans une lutte royale satisfaisante pour les intéressés.

Par une forte brise, d'une égalité satisfaisante, ils ont couru aujourd'hui une distance d'environ vingt-six milles, et le Columbia a loyalement et carrément battu le Defender de trois minutes et 13 secondes.

Si le Columbia, d'après ses dimensions, doit aller deux minutes au Defender, il l'a battu en réalité d'une minute et 13 secondes, ce qui indique que le Columbia pourrait actuellement battre le Defender de deux minutes sur un parcours de trente milles, et de cinq minutes, facilement, quand il sera entraîné, à l'époque des courses de septembre.

C'est tout ce qu'on réclame du yacht qui doit défendre la Coupé d'Amérique.

Envoi de matériel de guerre au Transvaal.

Londres, 9 juillet.—Une dépêche spéciale de Rome annonce que le vapeur anglais Reichstag est parti de Naples avec quinze mille fusils,

vingt-cinq tonnes de matériel de guerre et cinq cents mulets destinés au Transvaal.

D'après cette dépêche un autre vapeur partira le 14 juillet, d'Arenas avec une cargaison semblable.

Mise en liberté de prisonniers espagnols.

Probabilité d'une crise ministérielle en Espagne.

Madrid, Espagne, 8 juillet.—Une dépêche officielle de Manille annonce que trente prisonniers militaires et dix-sept prisonniers civils ont été mis en liberté par les Philippines.

On rapporte que le Senor Villaverde a décidé de provoquer une crise ministérielle après les débats sur le message, à cause de la détermination du cabinet de ne pas modifier certaines parties essentielles du budget.

Le général Rios, ancien commandant en chef aux Philippines, est arrivé à Madrid.



HERBERT DE BISMARCK.

La Question ministérielle en Allemagne.

Berlin, Allemagne, 8 juillet.—Les rumeurs mises en circulation au sujet de changements dans le cabinet ont amené la discussion de l'avenir politique du prince Herbert de Bismarck.

On croit qu'il est maintenant aux yeux d'écartier les souvenirs du passé et de se placer dans la voie de la nomination à des fonctions importantes.

Ses récents discours au Reichstag, dans lesquels il a loué le gouvernement et sa politique étrangère, ont été interprétés comme une invitation à une réconciliation complète avec l'empereur et ses conseillers.

Les journaux s'attendent généralement à le voir prochainement appelé à de hautes fonctions.

On sait que Sa Majesté est favorablement disposée à servir les ambitions du prince, et qu'Elle désire faire disparaître de l'esprit des Allemands le souvenir de son différend avec le Chancelier de Fer et associer le nom de Bismarck à son règne.

Les Agrariens, qui réclament le prince comme un des leurs, accueilleraient son retour à la vie publique comme une victoire.

La «Deutsche Tage Zeitung» estime que le prince ne rentrera dans la vie publique qu'avec la certitude de mettre ses idées à exécution.

Les journaux ne s'accordent pas sur les fonctions auxquelles sera appelé le prince de Bismarck. L'un d'eux lui donne un des plus hauts postes diplomatiques, où il s'entraînerait pour les fonctions de chancelier.

UNE MÉDAILLE D'OR A ÉTÉ DÉCERNÉE PAR LE PAPE LÉON XIII, En Reconnaissance des Qualités Bien-faisantes du VIN MARIANI

VIN TONIQUE MARIANI—POUR LE CORPS LE CERVEAU ET LES NERFS. Evitez la prostration par la chaleur, Essayez le Vin Mariadi avec de la glace pilée. OFFRE SPECIALE—A CEUX QUI DESIRENT MENTIONNER L'ABELLE DE LA N... MARIANI & CIE., 59 W 15th St., New York.

Paris—41 Boulevard Haussmann; Londres—53 Mortimer Street; Montréal—87 St-James St

Marchés divers. Paris, 8 juillet.—La rente trois pour cent est cotée à 101 francs 27 1/2 centimes. Londres, 8 juillet.—Consolidés au comptant, 107 1/16; à terme 107 3/16. Liverpool, 8 juillet.—Coton spot, demande faible; prix ferme. American middling fair 3 11/32; good middling 3 9/16; middling 3 11/32; low middling 3 11/32; good ordinary 2 15/16; ordinary 2 25/32. Ventes 7,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 5,300 balles coton américain. Recettes 7,000 balles, américain. 3900. Futurs—stables à l'ouverture avec demande modérée; stables à la clôture. American middling 1 m. c; juillet 3.20; juillet et août 3.20; août et septembre 3.19; septembre et octobre 3.18; octobre et novembre 3.17; novembre et décembre 3.16; décembre et janvier 3.16; janvier et février 3.16; février et mars 3.17; mars et avril 3.18; avril et mai 3.19; mai et juin 3.19. New York, 8 juillet.—Coton spot—calme et 1/6c plus haut à la clôture. Middling uplands 6 3/16; middling Gulf 6 5/16. Ventes 1184 balles.

DECLARATION

Gouverneur Sayers au sujet des inondés du Texas.

Austin, Texas, 8 juillet.—Le gouverneur Sayers a déclaré ce soir à un représentant de la Presse Associée qu'à en juger d'après les rapports officiels qu'il a reçus de la région inondée les pertes en propriétés et en effets personnels sont considérables, que des centaines de mille personnes sont sans asiles, et qu'il y a environ 45,000 personnes, la plupart de couleur, qui dépendent de la charité publique.

Les souffrances des personnes gênées par les eaux ont été très grandes. Le gouverneur estime, d'après les rapports qu'il a reçus, que la perte de vies a été comparativement faible, qu'elle n'excédera pas le chiffre de cinquante.

Les plus fortes pertes ont été subies par les propriétaires des grandes plantations situées dans les terres basses, qui ont perdu leurs récoltes entières et la plus grande partie de leurs propriétés, et qui ne sont pas compris dans la distribution de secours réservés pour les pauvres.

Jusqu'à ce soir le gouverneur Sayers a reçu \$30,000 de souscriptions du Texas et d'états de l'est. Il a envoyé plusieurs wagons chargés d'articles d'épicerie donnés par diverses villes de l'état.

La situation est parfaitement contrôlée aujourd'hui, et le gouverneur déclare ce soir que toutes les personnes dans la détresse seront pourvues dès demain.

Les eaux se retirent rapidement. Le gouverneur estime avec confiance qu'il pourra pourvoir aux besoins des pauvres de l'état durant une semaine, après laquelle ils trouveront du travail dans la vallée ravagée par l'inondation.

AMUSEMENTS.

WEST END. Nous ne savons ce que nous réserve dans l'avenir M. Perkins, mais jusqu'ici, il ne nous a donné que des concerts d'une valeur tout-à-fait exceptionnelle.

Hier soir, le quatuor, que chacun connaît, a exécuté d'une façon remarquable plusieurs morceaux célèbres de l'Attila, de Verdi. La soirée s'est terminée par le fameux chœur «America» avec accompagnement de l'orchestre. N'oublions pas d'envoyer, en finissant, nos compliments à l'excellent cornettiste que l'on appelle Theron Perkins.

PARC ATHLETIQUE.

Le chef d'orchestre Brooke a eu une idée juste, quand il a fait exécuter par ses musiciens des ouvertures et des pots-pourris tirés de Rieni, de Tanhauser, de Lohengrin. Ces trois compositions, trois chefs-d'œuvre, ont été applaudies à outrance.

Hier soir, il a gratifié ses auditeurs d'une excellente exécution de l'ouverture de Coriolan, de Beethoven et d'un très joli pot-pourri sur la Cavalleria Rusticana, de Mascagni.

Nous citerons aussi une très jolie composition intitulée «Cuba Libre» à son bureau. Le jeune homme écrit donc un mot à la malheureuse mère et le lui fit porter par son valet de chambre.

Vers quatre heures, Mme de Carol se présentait à la charge de l'agent de change et était aussitôt introduite dans le bureau de Pierre.

Anna de Carol était très émue. Pierre l'ayant fait asseoir dans un fauteuil lui prit doucement la main.

—Reposez-vous, d'abord, chère mère (il lui donnait ce nom depuis qu'il était reçu rue Nollet), puis, excusez-moi si je vous ai fait venir au lieu d'aller à vous; j'avais besoin de vous entretenir seul à seul. Ce préambule effraya Mme de Carol.

—Mon Dieu! s'écria-t-elle, votre père refuse?... pauvre Marie! —Non, reprit vivement le jeune homme, non, mon père me demande seulement d'ajourner la date de notre mariage. —Oh! je comprends toute votre délicatesse, dit Anna, mais je sens bien aussi que votre père ne veut pas voir son fils s'unir à la fille d'un... Le mot expira sur les lèvres de l'infortunée qui fondit en larmes en murmurant: [La suite à dimanche prochain.]

jours ne fût pour M. Delvoocourt une nouvelle raison d'opposition à leur union!

Il regarda sa montre, il n'était pas encore onze heures. Certain de trouver son père au cercle de la rue Royale, il résolut d'aller l'y chercher; il rentrerait ensemble et pourrait causer!

L'incertitude, pensa Pierre, est le pire de tous les maux; je serai fixé tout de suite. Le jeune homme avait, lui aussi, beaucoup souffert moralement des événements qui s'étaient succédés depuis quelques mois.

Il en était résulté dans son organisme un état fébrile qui lui rendait pénible le moindre incident fâcheux, et celui qu'il redoutait était des plus graves. Pierre trouva son père au cercle.

M. Delvoocourt, engagé dans une partie de whist des plus sérieuses, paraissait s'y intéresser au delà de toute expression. Force fut donc au jeune homme d'attendre; il passa au salon de lecture, où les journaux lui permirent de tuer le temps.

Enfin, au bout de trois quarts d'heure, l'agent de change vint rejoindre son fils et lui dit avec cette incertitude du joueur: —Tu as attendu au moins dix minutes? c'est que la partie était superbe! Mais comment se fait-il que tu viennes me prendre ici, au lieu de rentrer directement à la maison? Qu'y a-t-il

donc? —Mon cher père, excusez-moi de vous déranger, je suis bien malheureux!

—Encore! Que t'est-il arrivé? N'es-tu pas au comble de tous tes vœux? Est-ce que ton mariage...? —Oui, mon père, oui, vous avez deviné, il s'agit de mon mariage.

—Ah! diable, il ne marche plus? fit M. Delvoocourt avec une inquiétude visible. —Mon Dieu, cher père, ce n'est certes pas moi qui refuse d'épouser Marie, mais je crains que vous ne m'accordiez plus le consentement que vous m'avez donné.

—Ah ça, et pourquoi? tu deviens fou! Je la trouve charmante cette jeune fille, d'une grande beauté. Quant à ta mère, je suis allé la voir l'autre jour, elle est encore très bien et possède surtout une distinction exquise. —Voynons, parle, qu'est-il arrivé de si terrible?

Pierre, absolument stupéfié par l'attitude de son père n'en revenait pas. C'était lui à présent qui paraissait désolé qu'un obstacle surgit devant le mariage de son fils!

Cela enhardit le jeune homme, il eut bon espoir et résolut de brusquer la situation. —Voici ce dont il s'agit, mon cher père, fit-il. J'ai eu ce soir un entretien avec la mère de

Marie relativement aux pièces nécessaires à la publication de nos bans... Mme Dubreuil n'est pas Mme Dubreuil.

—Tiens! Eh bien, voilà une chose qui me surprend; cette femme m'avait semblé appartenir au meilleur monde, dit M. Delvoocourt, interprétant à faux la phrase de son fils.

L'agent de change continua: —C'est fort désagréable ce que tu m'apprends là, mais enfin, une fois marié, tu pourras voir peu ou pas ta belle-mère, puis qu'elle se trouve dans une situation que notre monde... —Vous vous trompez, mon père, Mme Dubreuil est la plus respectable des femmes, comme elle est aussi la plus tendre des mères!

Si elle a pris un faux nom c'est afin de dissimuler celui de son mari, et surtout pour faire oublier le terrible drame auquel il s'est trouvé mêlé.

—Ah! s'écria-t-il, m'intrigues, mon cher enfant; mais enfin, quel était, ou plutôt quel est le nom du mari de la soi-disant Mme Dubreuil, et quel rôle a-t-il joué dans le drame en question? —Le mari de Mme Dubreuil se nommait André de Carol dit d'un trait le fiancé de Marie.

—C'est trop fort! s'exclama l'agent de change. Je l'ai connu, il avait même la réputation d'un parfait gentleman. Quelle surprise au par-

quet lorsque nous avons appris les accusations qui pesaient sur lui!

Pauvre diable! Tu as raison, c'est tout un roman, tout un drame! Beaucoup ont cru à son innocence, moi le premier. Quel malheur! Il a perdu la tête et s'est tué dans sa prison, de sorte que l'accusation subsiste, quoique l'instruction ait été close.

Oui, c'est très ennuyeux, et fait réfléchir, c'est grave, très grave! Et, à part, lui, M. Delvoocourt murmura: —C'est très beau l'argent; mais l'Américain comprendra que je ne puisse accorder mon consentement à une union avec une fille atteinte d'une pareille fiévreuse!

—Allons, voyons, reprit à haute voix l'agent de change, tu vas encore te désespérer. Que diable! tu es un homme; mets-toi à ma place.

—Mon Dieu, cher père, je suis encore sous le coup de la confiance de Mme Dubreuil, c'est à dire absurdi, mais je vous avoue que cette confiance n'a en rien diminué l'affection que j'ai vouée à Marie, au contraire!

—Enfin, mon cher fils, tu m'accorderas que le monde auquel nous appartenons pourra trouver étrange un mariage avec la fille d'un assassin, ou du moins d'un homme qui est mort sous le coup d'une accusation dont il ne s'est pas lavé!

—Oui, vous avez raison, fit Pierre avec abattement.

Alors, vous vous opposez à ce que j'épouse Marie? —Ma foi, je veux du moins revoir cette affaire de Carol qui a tant passionné l'opinion. Le juge d'instruction qui la suivie est notre parent, tu sais bien, M. de Marviniac; j'irai le trouver demain, et j'ajournerai ma réponse à un temps indéterminé.

Ils étaient arrivés chez eux; après s'être serré la main, le père et le fils se quittèrent.

Pierre passa une terrible nuit: mille sinistres pensées l'agitaient, car il ne se faisait aucune illusion: l'ajournement apporté à son mariage équivalait de la part de son père à un refus formel.

—Eh quoi! se disait le pauvre garçon, Marie m'aura échappé à la mort que pour retomber aujourd'hui dans cette oruelle alternative!

Comment fléchir mon père? Que lui dire? Il est dans son droit en refusant de me laisser entrer dans une famille dont le chef est sous le coup d'une accusation capitale... Eh bien non! reprenait le malheureux, non, ce n'est pas vrai, Marie ne peut être la fille d'un assassin!

Et devant la mémoire de Pierre repassaient les diverses phases de l'amour qui l'attachait à la jolie modiste.

Il revoyait la scène, cause première de sa liaison avec Marie, quand outré de l'insistance avec laquelle un malotru importunait la jeune fille, il l'avait délivrée des obsessions du vieux beau.

A ce souvenir l'idée lui vint que l'auteur de l'entrefilet paru dans le «Figaro», l'indigne calomnie qui avait failli coûter la vie à celle qu'il aimait, devait émaner de ce même individu.

Que ne donnerait-il pas pour connaître le nom du misérable et le joindre! Comme, en ce moment, il aurait plaisir à se venger au moins de celui-là!

Enfin, la fatigue et raison de Pierre, et le matin quand, vers huit heures, son valet de chambre vint ouvrir les rideaux, il s'éveilla brisé, rompu, mais le cerveau plus libre que la veille.

Tout d'abord, il songea à aller rendre compte à Mme de Carol de la conversation qu'il avait eue avec son père; il fallait bien que la pauvre mère fût instruite de ce qui se passait.

Hélas, quelle douleur il allait encore causer à ces pauvres gens! Il renonça cependant à annoncer brutalement cette nouvelle rue Nollet. Marie du moins pouvait l'ignorer encore... Pierre Delvoocourt ayant réfléchi à la difficulté qu'il éprouvait à entretenir secrètement Mme de Carol dans son petit appartement de la rue Nollet, se décida à la prier de venir le voir